

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES

(Suite)

La voix ne portait pas. Les syllabes se cassaient net, à peine les lèvres franchies. Inutile de parler. La tourmente grondait trop fort. Et il resta debout à côté de l'homme qu'il sentait près de lui, regarda, dans le noir, attendit.

C'était sa première nuit en poste optique, sa première nuit de commandement et, comme sur une mer d'encre, invisible, une tempête s'était levée à travers laquelle il fallait passer, tenir quand même.

Et auprès de ses hommes, étourdi, frissonnant en ses vêtements vite transpercés, il veilla.

Des nuages passaient, des masses noires qu'on ne voyait pas, mais dont on sentait la pesée lourde, humide, sur les épaules. Le visage, les habits, les mains se couvraient de gouttelettes fines qui se glaçaient aussitôt, y adhéraient douloureuses. Dans la lumière coupant la nuit glissaient des points brillants en une fuite éperdue, horizontale. Une sensation de vitesse énorme, de lutte contre les éléments en venait. On oscillait comme sous des paquets de mer. On remontait, faisait front à l'orage, flottait...

Parfois, dans tout ce noir bouleversé, une trouée se faisait. Du vide s'ouvrait, des lointains se devinaient. On apercevait le ciel étoilé, puis des feux qui s'allumaient tout à coup dans les montagnes. Aussitôt les regards s'attachaient... Ce sont eux!... Non... après un vif éclat peu à peu le feu s'affaissait, s'éteignait. Encore une fausse alerte. Combien en avaient-ils eu ainsi de ces minutes d'espoir?

Au début de leur faction, ils avaient cru voir un feu d'appareil optique, distinguer les signaux du poste mobile accompagnant la colonne. Après bien des efforts, quand ils étaient parvenus à mettre l'appareil en direction, à placer cette petite

étoile dans leur rayon, voici que le feu disparaissait.

Alors ils reprenaient leur faction, espérant toujours.

L'Arabe expliqua que c'étaient des feux de kabyles, que tout ce chaos de montagnes à l'apparence stérile et maudite, dont Pierre gardait la brillante vision dressée au soleil couchant, tous ces ravins, ces flancs dénudés, étaient habités. Partout des villages, des bordjs, des ksours perchés comme des nids d'aigles ou blottis, dissimulés en quelque anfractuosité. C'étaient les feux de toutes ces demeures lointaines s'allumant tour à tour qu'on apercevait ainsi, suspendus dans la nuit.

L'appareil était posé sur une table dont les larges pieds, faits pour s'enfoncer dans les sables, avaient eu peine à s'équilibrer parmi les pierres. A cause du vent, on avait dû lier solidement les deux ensemble et amarrer le tout avec les cordeaux de tirage des tentes inemployées. Cependant l'immobilité obtenue n'était que relative. Quand la rafale devenait plus rageuse, arrivait par paquets, en vagues lourdes, tout tremblait, tanguait. La caisse en tôle si pesante grondait, ronflait comme une machine.

—Du temps passait. Depuis combien d'heures durait cette faction?

La nuit s'épaississait. Plus d'éclaircie. Le froid semblait plus vif, le vent plus cruel, désordonné. Des fonds obscurs les entourant montraient des masses tourbillonnantes. Un vertige les prenait. Le gouffre d'ombre les attirait et, par moments, ils fermaient les yeux, résistants de toutes leurs forces au vent qui les pressait, les inclinait; puis ils passaient leurs mains sur leurs fronts cerclés de glace, comme pour en chasser cette oppression, cette douleur qui les éblouissait.

Pierre ne pouvait distinguer les deux hommes qui étaient là.

Il sentait l'un à ses côtés, debout. L'autre, il le devinait à ses pieds, assis, enfoui dans une couverture, se dissimulant derrière un quartier de roche qui le protégeait du vent. Quand la tempête s'apaisait un peu, Pierre entendait dans le noir sa respiration trépidante, siffler, haleter, et le martèlement rapide, mat, de ses dents heurtées en de brusques déclanchements.

—C'est Tranchot, lui cria l'autre à l'oreille.

Et allant au-devant de la question :

—Il vien de Bir bou Chama, voyez-vous, mon lieutenant. Il n'y a rien à faire.

Bir bou Chama!... Un poste perdu dans les dunes mouvantes, de l'autre côté des grands chotts, sur la route du Souf. Ce n'était pas la première fois que Pierre en entendait parler. Tous ceux qui y avaient passé, en avaient gardé une épouvante.

De la même voix, l'autre répéta, croyant qu'il ne savait pas :

—Oui, de Bir bou Chama... Vous verrez ce pays-là, un jour, mon lieutenant. Et vous comprendrez...

C'était dit très naturellement, en un ton de soumission, d'abnégation douce, qui impressionna Pierre vivement. A l'entendre, il semblait inévitable que ce malheureux, ce soir, par une nuit pareille, eût de la fièvre et souffrit. Il avait gagné ça dans les sables, à Bir bou Chama. C'était tant dire. Bien d'autres aussi, peut-être, à cette heure, grelottaient dans le noir d'une veillée froide. Il n'était pas le seul.

Alors Pierre se ressouvint des choses de France, de la petite ville de garnison d'où il venait.

C'était tout là-haut, dans le Nord. En hiver, dans la brume glacée des matins sombres, sur une petite place située à l'autre bout des faubourgs, au bord d'une rivière charriant des glaçons, il avait surveillé l'exercice des recrues. Et là, dans ses heures lentes, très dures, aux instants de repos, il s'était laissé aller à causer avec ses hommes. Il leur parlait simplement, cherchait le mot qui lui gagnerait ces cœurs d'être un peu méfiants, venus au service avec le dur regret du chaume abandonné, parfois la méfiance des chefs, cette petite haine bête semée en leurs es-